

Chapitre 1

Chazelles, septembre 2002

C'est en revenant de Bretagne que mon frère m'apprit la nouvelle : une de ses amies allait lui présenter un authentique Amérindien qui vivait au jour le jour en faisant du troc.

Je désirais connaître cet homme, ce que mon frère savait d'avance.

— Jimmy, si cet homme avait l'intention de venir jusqu'en Auvergne dis lui qu'une maison l'attend ici, dis-je en le serrant dans mes bras.

— Je lui dirai. Me répondit mon frère.

— Merci. Sinon, comme le répètent souvent les parents, fais attention à toi.

— Je sais. Arrêtez de me le rappeler tout le temps.

Le train pour Lyon arriva deux minutes plus tard. Nous nous dîmes au revoir. Après un dernier coucou à travers la vitre du cheval de fer chacun partit de son côté.

Jimmy et moi avons six ans d'écart, mais quand nous étions petits, je me plaisais à dire que nous aurions dû être des jumeaux. Nous étions comme les deux doigts d'une main. Nous le sommes toujours même si nous ne vivons plus dans la même maison.

Un mois plus tard, Jimmy transmettait mon message à cet inconnu.

A présent, il sonnait à la porte d'entrée et c'est avec le cœur battant la chamade que j'allai ouvrir.

Le courant passa tout de suite entre nous. Pourquoi ? Je ne le sais toujours pas.

Normalement au premier abord, je suis plutôt froide avec les inconnus, mais bizarrement pas avec lui.

Bref, bien que nous soyons en novembre, Gabriel, c'est son nom, vit sous une tente plantée dans notre gazon à l'arrière de la maison.

Mes parents essayent de le convaincre de partager notre foyer, mais Gabriel refuse pour le moment.

Comme je vous le disais, il s'appelle Gabriel et je l'aime.

Je sais qu'un mois c'est court pour se croire amoureuse d'un étranger. J'aime sa façon de me regarder, à ses yeux j'ai l'impression d'être belle. Je me sens forte à ses côtés. Mes angoisses s'éloignent. C'est l'été dans mon cœur, j'ai vingt-huit ans et je veux goûter au bonheur, bien que je sois heureuse avec mes parents et mon petit frère. Mon travail me plaît, mais je suis consciente d'un manque.

Je l'observe de ma fenêtre sans vraiment le vouloir : il sciait du bois. Lasse de mes pensées, je décide d'aller l'aider. Je m'habille donc chaudement. Il m'accueillit, avec un large sourire plein de gentillesse.

Il portait un jean bleu foncé et une chemise en lainage à gros carreaux rouges et noirs. Mon papa lui avait donné une paire de bottes en plastique pour naviguer plus facilement dans la cour.

— Je viens vous aider.

— Merci, mais ce n'est pas la peine.

Sans l'écouter, je me mis à lui passer les bouts de bois à couper.

— Vous n'en faites toujours qu'à votre tête !

— Des fois, je dois bien le reconnaître.

— Seulement des fois ?

— Ce morceau de bois est long, vous devrez le trancher en trois ou quatre parts.

De nouveau Gabriel sourit.

— Jeanne, on dirait que vous me parlez d'une recette de cuisine.

Je me sentais nerveuse, allez savoir pourquoi.

Nous continuâmes à travailler en silence jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Je vais vous laisser, le temps de préparer le repas. Déclarai-je subitement comme piquée par une mouche.

— Vos parents ne sont pas encore arrivés ?

— Non, mais je sais cuisiner.

— Je n'en doute pas une seconde.

— Alors pourquoi cette question ?

— Ne soyez pas sur la défensive.

— Je ne le suis pas.

Il avait raison, j'étais sur la défensive.

Gabriel laissa tomber la réplique qui lui venait aux lèvres, pour ne pas ouvrir les hostilités. Il savait par expérience que toute vérité n'était pas bonne à dire quand l'intéressée n'était pas en mesure de l'écouter.

Et pour cause dix ans plus tôt, il avait perdu son ami, pour lui avoir avoué sa façon de penser.

Il était déjà treize heures quand Gabriel et moi nous nous mîmes à table.

— Vous reprendrez des pâtes bolognaise. Demandai-je poliment.

— Non, merci, même si c'était délicieux.

— Ce n'est pas obligatoire les compliments.

Gabriel poussa un soupir d'agacement.

— Ce n'est pas nécessaire les agressions.

— Je m'excuse, c'est plus fort que moi. Par moments, j'oublie que les gens ne sont pas forcément tous hypocrites.

— De ma part vous n'avez rien à craindre.

Le temps me le prouvera.

— Auriez-vous des doutes à mon sujet ?

— Non, mais je dois bien avouer que les paroles de mon père résonnent souvent dans ma tête. Et heureusement ! Sinon la méchanceté, la jalousie, et bien d'autres défauts de certaines personnes me casseraient, pour de bon.

— Pourquoi ?

— Pourquoi !

— Oui, pourquoi appréhender l'amour de son prochain ?

— Je... je n'ai pas peur d'aimer.

— Je n'ai pas dit cela.

— Alors quoi ?

— Le problème avec les humains, c'est qu'ils ne font qu'entendre ce qu'ils veulent, mais n'écoutent pas ce qu'ils devraient.

— Moi, je crois que vous êtes capable d'aimer sans tricher beaucoup de personnes à la fois tout en les mettant à l'épreuve. N'êtes vous pas fatiguée de ce jeu ?

— Non. Cela ne m'a pas empêchée de me planter. Par contre mon instinct ne m'a jamais trompée.

— Et que vous suggère votre instinct en ce moment précis ?

— De me lâcher une fois pour toutes. Dehors les obsessions qui me bouffent dans ma vie de tous les jours ! Il me souffle également que je peux vous faire confiance.

— Si nous changions de conversation ?

— Voulez-vous du fromage ?

— Volontiers.

Finalement, nous nous arrê tâmes de parler, et finîmes tranquillement nôtre repas.

Mes parents arrivèrent vers seize heures, les bras chargés de victuailles.

Comme de bien entendu, mon père alla rejoindre Gabriel dans le jardin, pendant que maman et moi, déballions les commissions pour les ranger.

Gabriel et mon papa s'entendaient bien, ce qui m'enchantait vivement.

Mes parents, grâce à leur instinct, ne se trompaient guère sur la vraie nature d'une personne.

Pourtant cela n'a pas empêché certaines gens de profiter de leur bonté.

— J'ai pensé à ton livre de télé, Jeanne.

— Merci, maman. Papa est encore allé voir Gabriel ?

- Oui, il l’apprécie.
- Moi, aussi.
- Qui ?
- Maman, tu sais bien.

Maman eut un sourire en coin. Elle avait deviné mon attirance pour Gabriel, mais attendait que je lui en parle en premier.

— Bon, d’accord j’aime plus que beaucoup notre invité.

- T’en a mis du temps.
- Papa le sait.
- Son instinct le sait, lui pas encore.
- Tu crois que nous deux ça pourrait coller ?
- Peut-être, regarde, ton père et moi, ça a marché.
- Oui, mais papa avait un travail et des rêves. D’ailleurs nous vivons dans un de ses rêves.

— Laisse faire le temps.

— Le problème c’est que je ne veux pas attendre trop longtemps.

— Pourtant, il le faudra bien, et puis tu es encore jeune.

— De ton point de vue peut-être, pas du mien.

— Jeanne tu te poses trop de questions, alors reste zen, c’est ce que tu répètes souvent.

— C’est plus facile à dire qu’à faire.

— Je sais.

Décembre arriva bien vite, Gabriel avait fini de repeindre tous les volets de la maison.

A présent, il construisait un abri pour nos voitures, et devinez en forme de quoi ?

Sinon, papa travaillait sur un autre chantier, à Chazelles pour mon parrain.

Maman s’occupait de la maison et de Julian mon jeune frère qui avait une sinusite. L’infection avait gagné les bronches, par conséquent, il avait droit deux fois par jour à une séance de un quart d’heure d’aérosol pour pouvoir mieux respirer en plus des médicaments prescrits.

Jimmy est à Lyon, où il travaille. Nous espérons l'avoir parmi nous le jour de NOËL.

Faisant partit du comité d'entreprise, Marine, Réa, et moi, préparons l'arbre de NOËL, prévu le premier samedi du mois. Sinon, j'ai en repos le vingt-cinq et le vingt-six. Heureusement, car après le résultat des classifications pour cette année, j'étais plutôt cassée. A part cela j'essaie toujours d'écrire mon livre, bien que certaines personnes se moquent en silence, mais ça n'a pas d'importance, car l'essentiel c'est que moi, j'y crois.

Tirée brusquement de mes réflexions, Gabriel m'appelait, et d'après le son de sa voix, il devait déjà me hélér depuis un petit moment. Je descendis prestement l'escalier, pour aller dans la cuisine.

— Vous désirez ?

— Ca fait dix ans que je vous demande.

— Désolée.

— Vous dormiez ?

— Non, je songeais.

— Ben, voyons, ça vous empêchait peut-être d'écouter !

— Oui, répliquai-je agacée par son ton paternel.

Je ne pus que lui faire remarquer.

— Sachez que je n'ai qu'un seul père.

— Excusez-moi, par moments je m'oublie.

— L'erreur est humaine.

— Soit. Pouvez-vous venir m'aider à soulever des poutres, il y a bien votre mère dans le garage, mais je ne veux pas l'embêter ?

— Bien entendu. Je ne sais pas si j'y arriverai, mais je veux bien essayer.

— Je voulais attendre votre père pour ce travail...

— Ne vous inquiétez pas, on y va.

— Bon sang, j'ai cru que j'allais rester accrochée à la dernière poutre.

— Moi aussi.

— Vous savez ; avoir le vertige, c'est pas marrant.

- Je vous crois. Avouez que la situation était comique.
- Non, j'aurais pu me rompre le cou.
- A vingt centimètres du sol ?
- Oui, exactement.
- C'est moi qui faisais le plus gros du travail.
- Naturellement, vous êtes un homme.
- Vous n'êtes donc pas pour l'égalité des sexes ?
- Bien entendu ; mais si l'égalité existait déjà pour tous les peuples confondus, alors la, on pourrait parler d'égalité des sexes.
- Un silence pesa dans l'air de cette fin d'après-midi.
- Tenez voilà votre père !
- Oui, je vais voir Julian.
- C'est pas rigolo pour lui de ne pas avoir le droit de sortir.
- Non. Je vous laisse, je vais le retrouver. Vous serez le bienvenu, au cas où.
- Pour Julian, je viendrai faire un petit tour avant de dîner.
- Il sera content.

* * *

- On joue à la bagarre, Gabriel ? demanda Julian.
- Si tu veux.
- Laisse Gabriel tranquille, il est fatigué.
- Non, ça va aller. Je lui avais promis qu'après mon boulot, je jouerais avec lui.
- Soit, approuva mon père.

Comme à son habitude, depuis deux mois, Gabriel réintégra son tipi après la fin du premier film de la soirée ; sauf que cette fois ci, je sortis avec lui.

- Vous allez attraper froid.
- Non. J'ai mon blouson.
- Bonne nuit Gabriel, dirent en chœur mes parents.
- Bonne nuit Joseph et Juliana.

— N'oubliez pas que si vous avez froid, une chambre vous attend ici.

— Je sais, je vous remercie.

Je devinai, que Gabriel ne voulait pas que je l'accompagne. Pourquoi, je ne le savais pas. Enfin je dois admettre que ma sortie n'était pas complètement innocente. Même si je n'avais encore jamais flirté auparavant, ça ne m'empêchée pas d'avoir des désirs.

Nous marchions donc côte à côte, quand il décida de briser le silence.

— Que voulez-vous Jeanne ?

— Rien, juste parler avec vous.

— Et rien d'autre ?

— Non, pourquoi cette question ?

— J'ai cru que vous vouliez me draguer, suis-je bête. Il sourit.

— Draguer : je serais bien en peine, je ne sais même pas comment on fait.

— Voyons, Jeanne, c'est des choses qui ne se perdent pas, c'est comme le vélo.

— Peut-être, déclarai-je en haussant les épaules.

— Demain, vous travaillez ?

— Oui.

— Apparemment, vous aimez votre travail.

— Oui, beaucoup, j'aime les jours speeds et les jours calmes, j'aime être utile ; et puis j'aime bien le contact avec la clientèle. Et vous, avez-vous toujours vécu ainsi ?

— Non. J'ai été animateur dans un club de loisirs.

— Ah, bon !

— Ca vous étonne ?

— Oui.

Tristan et moi avons créé un lieu sympa, où cow-boys et indiens se côtoyaient sans se faire la guerre.

— Vous deviez avoir beaucoup de monde ?

— Pas la première année. Par la suite, nous étions obligés de refuser des clients, faute de place.

— Pourquoi ne pas agrandir ?

— Prudence est un de mes mots préférés.

— Et alors, si vous aviez autant de foule que ça où était le problème ?

Gabriel poussa un lourd et long soupir, avant de reprendre la parole.

— Contrairement à Tristan, je ne voulais pas devenir millionnaire, mais juste gagner ma vie et faire un travail dont je suis fier.

— Je suppose donc que vous et Tristan êtes entrés en conflit.

— Oui.

— Qui a gagné ?

— Lui et moi.

— Je ne comprends pas.

— C'est très simple, lui a agrandi, moi je suis partit.

— Vous lui avez cédé vos parts du club.

— Oui, nous n'avions plus le même regard.

— Vous auriez pu être riche, mais au lieu de ça vous avez choisi d'être honnête avec vous, et de vivre selon vos principes. Quel courage.

— Ma petite amie de l'époque, m'a traité de lâche.

— Elle n'avait donc rien compris ?

— Preuve que non.

— Depuis combien de temps gérez-vous cette situation ?

— Sept ans, mais si je devais tout recommencer, je referais pareil. Tristan et moi étions comme deux frères. A présent, il vit sa vie et moi la mienne.

— N'empêche que ça vous a coûté votre amitié.

— N'en parlons plus voulez-vous ?

— Oui, excusez ma curiosité.

— Je vous excuse mille fois.

— Bien aimable.

A cet instant, j'aurais aimé qu'il me prenne dans ses bras, au lieu de ça, il se mit à tailler au couteau un morceau de bois. Les rayons argentés de la lune brillaient dans ses longs cheveux noirs flottants sur ses épaules. J'avais

envie d'y faire glisser mes doigts. A la place je me mordit la lèvre inférieure.

— Vous avez froid ?

— Oui.

— Tenez, mettez cette couverture sur vous.

— Merci, mais je vais rentrer me coucher.

— Comme vous voulez.

Il ne me retenait donc pas. Les choses ne pouvaient pas être plus claires.

Je ne l'intéressais pas. Surprise non ; j'ai l'habitude de passer inaperçue à leurs yeux.

Normal que je sois encore innocente à mon âge.

Il était déjà minuit, quand je me couchai enfin. Le tipi de Gabriel donnait sur ma chambre, par conséquent me sentant rassurée, je ne fermais plus mes volets.

Quant à Gabriel, il s'endormit tard cette nuit là.

Le visage de Jeanne le hantait. Il l'a revoyait assise à ses côtés pour partager un baiser avec lui. Tout à l'heure, il avait failli la prendre dans ses bras, mais il n'avait pas osé. Il ne voulait surtout pas manquer de respect à ses nouveaux amis. Et puis que dirait Joseph ?

Serait-il d'accord pour que sa fille vive avec un sans abri ?

Et elle, pourrait-elle aimer l'homme qui se cache derrière l'indien ? Elle qui pouvait être si douce et froide à la fois, proche et fuyante en même temps. Bref, Jeanne restait à ce jour une énigme.

Autant de questions sans réponses lui donnaient mal à la tête.